

Portrait Redha Moali, qui a tiré les ficelles du système financier, a troqué, du jour au lendemain, ses costumes de La City contre les habits, plus confortables, de promoteur de la culture

L'ex-trader devenu mécène au Maroc

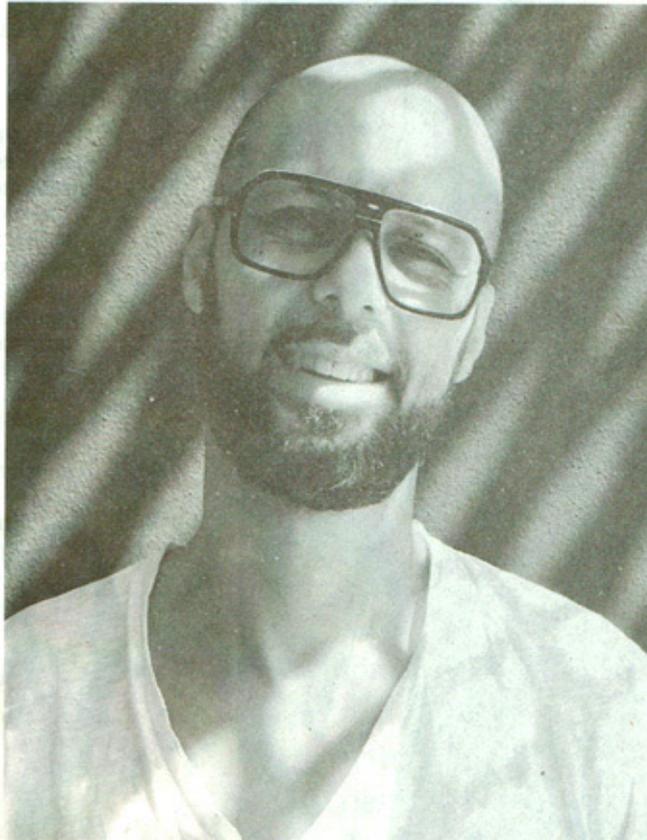
La City, les costumes croisés des banquiers suisses, Redha Moali, 38 ans, trader ultra-doué, les a plaqués du jour au lendemain pour devenir entrepreneur-mécène au Maroc. Près de Marrakech, dans la vallée de l'Ourika, il a monté avec sa femme Houria Afoufou, il y a deux ans, un lieu hybride où l'art a toute sa place : un hôtel, tendance luxe éthique, auquel est accolée une résidence d'artistes.

Nommée Dar Al-Ma'mûn, cette structure coproduit aujourd'hui la 4^e édition de la Biennale de Marrakech, inaugurée le 28 février. Installé là avec sa femme marocaine, Redha, français d'origine algérienne, y navigue élégamment entre piscines et ateliers. Verbe précis, charisme maximal, il est intarissable sur son dégoût pour sa vie passée, sur ses espoirs pour l'avenir. Sur son enfance aussi, passée dans les banlieues françaises ; notamment ses baby-sitters, étudiants communistes qui l'endormaient en lui parlant de Mao, Trotski et Dostoïevski.

Souvenir qu'il a longtemps occulté : « En banlieue, il faut posséder pour exister, donc j'ai tout fait pour posséder des richesses. J'ai eu un parcours chaotique, j'ai frôlé la délinquance, mais un flic intelligent m'a rattrapé par le collier. » Très vite, cette bête de maths connaît le succès financier à Londres, puis à Genève. Golden boy, il « pousse à l'extrême l'expérience du bonheur consumériste » :

« Je vivais dans un monde inerte où rien ne se passe. Je m'ennuyais tellement en Suisse que je passais toutes mes soirées à écouter France Culture, raconte-t-il. Et soudain, j'ai compris que j'étais en rupture totale avec l'idéologie de mon milieu. Et j'en ai eu assez de tous ces gens assez peu méritants qui gagnaient des sommes insolentes, et qui dévalorisaient tout travail intellectuel. »

Un jour, un ami trader lui confie, en riant, comment, à l'ins-



DR

tant où il a perdu 5 millions d'euros dans la crise, il a compris qu'il faisait un métier risqué. Dès lors, le jeu n'amuse plus Redha. Celui qui adorait regarder Bernard Pivot à la télévision quand il avait 5 ans reprend le chemin de la connaissance. 2008 : la rupture est violente, il la vit avec bonheur.

« J'ai quitté la finance comme si je sortais de prison. Les banquiers sont comme des pythies de Delphes, comme un clergé qui dicte des lois transcendantales, jamais remises en question. Aujourd'hui, j'ai envie de valoriser un autre idéal auquel s'identifier. »

Le voilà donc qui regarde maintenant les étoiles en compagnie

des artistes. Dar Al-Ma'mûn ? Le nom est inspiré par celui d'un calife abbasside féru d'astronomie, et Redha Moali sait reconnaître toutes les constellations.

Le plasticien Nicolas Moulin, qui a passé là-bas six mois en résidence en 2011, l'accompagnait volontiers dans ses errances stellaires. « Ici, c'est bien plus qu'un hôtel pour l'art, c'est une vraie machine à cerveaux, souligne-t-il. On rencontre constamment des gens passionnants, et cela nous aide à repenser l'art contemporain, qui est autant en crise que le monde économique. » Venus d'Islande, d'Ukraine, de Palestine ou du Japon, les résidents sélectionnés par un jury de

haut niveau sont en effet entourés de multiples intervenants, en partenariat avec l'école d'art de Tétouan, la cinémathèque de Tanger, le centre d'art Les Abattoirs de Casablanca, mais aussi avec des commissaires d'exposition, philosophes et critiques d'art internationaux.

Du mécénat pur ? Pas question pour autant de perdre de l'argent. « Nous voulons démontrer que la

Verbe précis, charisme maximum, il est intarissable sur son dégoût pour sa vie passée, sur ses espoirs pour l'avenir

culture est un investissement productif, plus qu'une dépense », résume Julien Amicel, jeune Français qui dirige la fondation (suisse) mise en place pour gérer le lieu et attirer d'autres mécènes. En 2013, un centre d'art de 4 000 m² devrait voir le jour de l'autre côté de la route. Une bibliothèque organisée avec l'ONG Bibliothèques sans frontières abrite 10 000 livres en français, anglais et arabe, accessibles aux résidents comme aux étudiants de Marrakech.

Un programme de traduction de l'arabe vers le français, et vice versa, a également été lancé : déjà traduits, trois ouvrages de Jacques Rancière, un des philosophes de l'émancipation, qui a ouvert les yeux à Redha.

Surtout, un programme d'alphabétisation est offert aux enfants des villages alentour et à leurs mères. Hommage d'un fils prodige à sa mère, orpheline et analphabète, qui s'est battue pour lui offrir le meilleur. ■

EMMANUELLE LEQUEUX

Sur le Web dam-arts.org